

EN PHRASES AVEC CELINE



UNE AMITIE, Georges GEOFFROY



" Fin 1914, j'étais affecté au 2e Bureau de la 8e Année à Roussbrugge, dans les Flandres. Début 1915, je fus envoyé à Folkestone puis à Londres, où je me retrouvai attaché au Bureau des passeports.

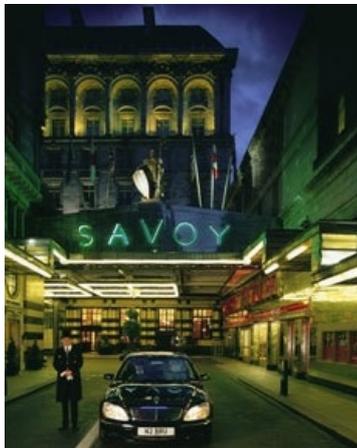
C'est là, quelques temps plus tard, que je vis arriver Louis Destouches avec sa " batterie de cuisine " (Destouches dixit) : Médaille militaire et Croix de guerre.

(Le 24 novembre 1914, le général Joffre attribuait la médaille militaire au maréchal des logis Destouches Louis. Voici ce que précisait sa citation : " En liaison entre un régiment d'infanterie et sa brigade, s'est offert spontanément pour porter sous un feu violent un ordre que les agents de liaison de l'infanterie hésitaient à transmettre. A porté cet ordre et a été grièvement blessé au cours de sa mission. "

Il sera décoré ensuite de la croix de guerre. Plusieurs photos montrent Céline, au retour du front, arborant ses médailles. Elles ont aujourd'hui rejoint la collection de François Gibault. (J. Dupuis, Lire H.S. n°7, juin 2008).

" Nous avons tout de suite sympathisé et, comme il ne savait pas où habiter, je lui proposai de partager ma chambre meublée au 71, Gower Street dont le loyer était quelque peu trop lourd pour moi. Il accepta. Nous avons ainsi vécu ensemble pendant des mois, sans presque nous quitter. "

MATA HARI, DANSEUSE ESPIONNE



" Après notre travail, nous sortions dans Londres, assez souvent dans le quartier de Soho et, comme nous avions des appétits féminins, nous avons connu pas mal de filles, tant Anglaises que Françaises ou autres. Il faut dire qu'au Bureau des passeports, nous étions chargés de donner le visa d'entrée en France ou le refuser. Dans les cas douteux, nous en référions à nos chefs directs. Nous avons ainsi l'occasion de voir - à côté de gens très bien - beaucoup d'individus bizarres et douteux qui enchantaient Louis Destouches, lequel aimait beaucoup observer les gens, faire leur connaissance pour les écouter parler et les étudier.

Certains soirs, nous fréquentions le milieu, le " milieu français " bien entendu. Ou bien Louis m'entraînait au music-hall (la batterie de cuisine suffisait pour entrer gratuitement), ou à des spectacles de ballets. Nous connaissions bien Alice Delysia et, personnellement, j'avais retrouvé un camarade Aimé Simon-Gérard qui jouait alors au Palace et qui nous présenta à des femmes de théâtre. Louis raffolait des danseuses. Il avait une passion pour la danse. Notre vie était à la fois simple et mouvementée, avec des rencontres étranges comme celle, par exemple de Mata-Hari qui nous invitait à dîner au Savoy où elle résidait. Nous avions des instructions de lui accorder son visa mais, toutefois, en la faisant lanterner un certain temps. Nous ne savions pas très bien ce qui l'attendait en France, nous en avions toutefois une vague idée. "

(Née en 1876 aux Pays-Bas, Margaretha Geertruida Zelle grandit auprès d'un père attentionné.

Belle jeune fille au teint basané, elle épouse un capitaine de dix-neuf ans son aîné, qui l'emmène vivre aux Indes néerlandaises. Ils ont deux enfants.

Elle gagne Paris où elle fait ses débuts comme danseuse de charme sous les apparences d'une princesse javanaise dénommée Mata Hari (L'oeil de l'Aurore). Le spectacle connaît le succès et la troupe se produit bientôt à Madrid, Monte Carlo, Berlin, La Haye, Vienne et même Le Caire. La jeune et troublante artiste collectionne les protecteurs haut placés.

Après l'entrée en guerre des puissances européennes, en août 1914, Mata Hari, qui parle plusieurs langues et vient d'un pays neutre, se permet de voyager librement à travers l'Europe. À Paris, elle mène grand train au Grand Hôtel où les uniformes chamarrés abondent.

La belle s'éprend fin 1916 d'un capitaine russe au service de la France dénommé Vadim Maslov. Voilà que le beau lieutenant est abattu et soigné dans un hôpital de campagne. Lorsqu'elle se met en tête de lui rendre visite à l'infirmerie du front, elle doit payer cette faveur de la promesse d'aller espionner le Kronprinz (le prince héritier de l'Empire allemand), qui est de ses connaissances, moyennant une rétribution considérable.

L'Intelligence Service (les services secrets britanniques) met la main sur elle lors d'une escale à Falmouth mais ne peut rien lui reprocher malgré un interrogatoire serré.

Celui-ci transmet plusieurs câbles à Berlin traitant de sous-marins à destination du Maroc et de manoeuvres en coulisse pour établir le prince héritier Georges sur le trône de Grèce, en signalant que «l'agent H-21 s'était rendu utile». Ces messages sont interceptés par les Alliés.

L'envoûtante «Eurasienne» fait alors la folie de rentrer en France pour rejoindre son bel officier. Arrivée à Paris le 4 janvier 1917, elle est arrêtée le 13 février à l'hôtel Élysée Palace. Elle sort nue de la salle de bains et, s'étant rhabillée, présente aux gardes venus l'arrêter des chocolats dans un casque allemand (cadeau de son amant Maslov).

Elle est convoquée à huis clos le 24 juillet 1917 devant le 3e conseil militaire, au Palais de justice de Paris. Les juges doivent décider si elle est bien H 21, coupable « d'espionnage et d'intelligences avec l'ennemi ».

Sensible à l'atmosphère empoisonnée de l'époque, la Cour déclare Mata Hari coupable d'intelligence avec l'ennemi et la condamne à être passée par les armes.

Cette ingénue plus si jeune refuse le bandeau qu'on lui propose et se tient crânement près du poteau d'exécution, lançant un dernier baiser aux soldats du peloton. Personne ne réclame son corps qui est remis au département d'anatomie de la faculté.

(Herodote.net, Le media de l'Histoire).



Céline 1916



Photo d'identité 1915

CASCADE



" Certains jours nous avions de l'argent, d'autres jours nous étions totalement fauchés ! Les choses s'arrangeaient toujours à Soho. Les maquereaux français et leurs protégés étaient gentils pour nous, toujours prêts à nous offrir à dîner. "

(Tout le cul provenait de France chez Cascade, sauf la Portugaise !... et Jeanne Jambe-la-Blonde qu'était native du Luxembourg... Question de la santé, de l'entrain, il grisonnait sur les tempes, il avait son albumine c'était entendu, mais il tenait encore pape à table et au godet et puis ailleurs ! il faisait bien sûr plus de cartons mais toujours l'homme d'une drôle de classe ! en tout et pour tout ! Il te levait encore des fillettes ! et des pimpantes, des « Varietys » ! des

berlingots ! Il faisait la sortie des Artistes... comme ça le coup de fredaine ! Mine de rien !... et plus souvent qu'à son tour. Et pas en frais de conversation... juste au fou rire et pantomime !... du travail vertige et galant !... Il avait valsé comme un prince au beau temps d'Angèle !... Il dansait plus because varices !... Mais tout de même encore deux, trois tours, pendant les conquêtes !... C'est vrai qu'il était juponnier, sa petite faiblesse, son péché mignon, pas très répandu chez les barbes, plutôt manilleurs-épiciers comme dispositions... plutôt frisquets sur la quéquette...)

(Guignol's band, 1944).

(Définitivement réformé en décembre 1915, il quitte le consulat. « Dès lors, en janvier 1916, commence une période opaque. On le sait à Londres mais il n'habite plus Gower Street. Il donne pour adresse Leicester Street (Soho West), qui est aussi celle d'un proxénète notoire — le Cascade de Guignol's band. Pendant quatre mois et demi on le perd, hormis quelques résurgences, ainsi ce surprenant mariage, le 19 janvier 1916, avec une inconnue : Suzanne Nebout, entraîneuse dans un bar » (Yves Buin, Céline, Gallimard, 2009). Non enregistré au consulat, ce mariage ne sera officiellement d'aucune valeur. De cette relation, peu de choses sont connues aujourd'hui, et seule subsistera cette trace dans l'œuvre de Céline, dans Féerie pour une autre fois I : « J'ai commis qu'un crime dans ma vie, un seul là, vrai... comme j'ai quitté mes petites belles-soeurs, pauvres fillettes en novembre 1917... et pas des petites crevettes business ! Ah pas du tout ! des fleurs de poupées ! Minois ! ... éclat ! fraîcheur ! mutines.)

(M.G. Le Petit Célinien, 13 juillet 2012).

1932, LEON DAUDET et le VOYAGE



Léon DAUDET

Voici un livre étonnant, appartenant beaucoup plus, par sa facture, sa liberté, sa hardiesse truculente, au XVI^e siècle qu'au XX^e, que d'aucuns trouveront révoltant, insoutenable,

connaissance approfondie de la langue française, dans sa branche mâle et débridée.

(Léon Daudet, L.-F. Céline : Voyage au bout de la nuit, Candide, 22

*atroce, qui en enthousiasmera
d'autres et qui, sous le débrillé
apparent du style, cache une*

décembre 1932).

" Durant toute cette période, jamais Louis ne m'a parlé d'écrire et je ne l'ai vu prendre aucune note. Seulement, il lisait beaucoup et me réveillait souvent à 6 heures quand il ouvrait la lumière pour achever un bouquin, en général de la philosophie ou de l'histoire. Il me lisait alors à haute voix des passages de Hegel, Fichte, Nietzsche, Schopenhauer. Cela dura des mois, puis un beau jour, il fut réformé, vers fin 1915 je crois, et il quitta Londres. Je crois qu'il partit pour l'Afrique. De mon côté, en 1917, je partis en Amérique attaché à la Mission Tardieu et ne revins en France qu'en 1919.

Et, si en 1932, je n'avais pas lu l'article de Léon Daudet dans *'Action Française* au sujet du Goncourt concernant le *Voyage au bout de la nuit*, j'aurais perdu peut-être sa trace. Il se trouve que je connaissais un certain Bernard Steele, Américain, qui ne connaissait rien à l'édition, mais qui avait de l'argent et était associé dans l'affaire " Denoël et Steele ". Je lui téléphonai aussitôt et lui dis : " C'est bien toi le co-éditeur de Céline Destouches ? " Je ne pus continuer, il m'interrompait à son tour : " Je te le passe, il est à côté de moi. " " C'est toi, grande vache ! " me dit Céline. Nous renouâmes chez Weber. Ce n'était plus le trouffion Destouches, mais il n'avait pas changé, toujours curieux de tout, brillant, et pas du tout saoulé par son succès. Nous nous sommes alors revus à partir de ce moment assez régulièrement soit rue Girardon avec Lucette, ou chez Gen-Paul, avenue Junot. "

CERCUEILS et DEBARQUEMENT



(S'il a quitté Paris pour le Danemark en juin 1944, c'est parce qu'il ne cessait de recevoir (comme moi), à son domicile, des lettres anonymes de menaces de mort. De ces lettres anonymes qui resteront le moyen sacré de cette société nouvelle. Prévoyant les évènements, il pressentait aussi que ces menaces - anonymement écrites - seraient autant - anonymement exercées durant les jours d'insurrection parisienne, et que son assassinat (pour cause littéraire d'avant-guerre) passerait alors aisément pour un accident insurrectionnel, beaucoup plus involontaire que le procès venteux qu'on lui fait aujourd'hui. Voilà ce que la Vérité exige qu'on affirme devant le tribunal, devant Dieu et ce qui reste d'hommes et même devant les masques.

- Qui l'aura ?

Je souhaite pourtant, du bout de l'incrédulité, que quelques anciens amis et connaissances de Céline témoignent de sa rectitude française



(Effectivement c'est le 17 juin 1944, quelques jours après le débarquement des alliés, que Céline avait quitté Montmartre pour Baden-Baden, disait à qui voulait l'entendre qu'il se rendait à un congrès. " Curieux congrès, note Lucien Rebatet, pour lequel le docteur Destouches était parti avec vingt malles, dont une douzaine, selon son intime Ralph Soupault, remplies de fers à chevaux, de fers de pioches, de fil barbelé, haches, bassines, serpes, hamais, pour le troc alimentaire avec les cultivateurs teutons (trois pièces de la rue Girardon étaient paraît-il bourrées de matériel agricole dans le même dessein). Ainsi se crée les légendes. Une chose est sûre, Céline part en emmenant Bébert, le chat de Le Vigan, qui sera le témoin montmartrois de son exil. Pendant les années passées au Danemark : " Chaque soir, racontait Lucie, sa femme, il éparpille sur la table des livres montmartrois, des chansons, des photos, il passe des heures avec ses souvenirs. La

devant l'Occupation. D'une part. Et d'autre part, que les quelques collaborateurs qui sont libres et qui l'ont connu à Sigmaringen, ou su, en Allemagne, si déprobateur [sic] et si distant, aient le courage de venir à la barre, ou de l'écrire.

Mais Diogène a vendu sa lanterne à "Tonton" !... et Tonton, lui, ne cherche plus d'hommes, il en a tant ! et tantes !

A toi

Robert Coquillaud

Robert Le Vigan

1er février 1950

(Lettre sur Louis-Ferdinand Céline, Le Lérot rêveur n°24, 1979, in D'un Céline l'autre, D. Alliot, p.700)

nostalgie de la Butte le rend fou... "

Ce que confirme un journaliste : " Car Céline, à Copenhague, a découvert l'idée de la patrie. Céline devient enragé. Un cafard colonial le travaille jour et nuit. Mais à la vérité, cette patrie qui le fait délirer, ce n'est pas la France, ce n'est même pas Paris, c'est la Butte. Il a deux livres qu'il relit constamment. A travers Montmartre et La Vie à Montmartre ; il souhaiterait aussi s'abonner au Bulletin de la Société d'histoire du vieux Montmartre "s'il existe encore. "

(Magazine Littéraire, Nouveaux regards, octobre 2012).

" En 1943, nous eûmes notre dernière longue réunion. Céline, Lucette et Gen-Paul sont venus déjeuner chez moi le jour de Noël. Il était heureux, détendu, charmant. Il venait de refuser vertement aux Allemands de participer à la création d'un journal antisémite. Quand il parlait politique Céline était comme un prophète, cent pieds au-dessus des événements véritables, ou du monde. Soudainement, il me dit : " Tu sais mon petit vieux, aussi longtemps que les Boches seront assez cons pour se faire tuer à l'est, ça ira. Mais le jour où ils décrocheront, alors les Asiates arriveront à Paris et ce sera effroyable (il appelait les Russes " les Asiates ") " Ceci laisse supposer que Céline ne croyait pas au débarquement des Anglo-américains ? Je lui répondis calmement : " Louis, les Anglo-américains, sois tranquille, seront à Paris bien avant les Asiates. " Et j'y croyais d'autant plus que j'étais américanophile-anglophile.

Il venait aussi assez souvent, durant l'Occupation, me voir au Bureau, rue Danielle-Casanova, j'ai l'impression que c'était hier : il avait sa peau de mouton et ses lunettes de moto pendantes. Un matin, le débarquement avait eu lieu : " Je t'apporte le bracelet de Lucette à réparer, il me le faut demain matin, nous partons à Saint-Malo. " J'ai dit : " Oui, mais Louis, est-ce que tu me prends pour un imbécile ? " Il n'a pas répondu et paraissait angoissé. Je lui conseillai de partir en Espagne. Il partit où, je n'en savais rien. "

LE DANEMARK



" Plus tard, je recevais de temps à autre une lettre de Copenhague et une correspondance s'établissait entre nous. Ses lettres étaient empreintes d'une grande tristesse. Les Danois l'avaient foutu en prison et, sans accepter de l'extrader lui avaient interdit d'exercer la médecine. Interdit aussi à Lucette de donner des leçons de danse. Un beau jour, sur la réception d'une lettre encore plus cafardeuse, je pris l'avion et suis allé passer quelques jours avec eux à Copenhague.

Céline, pour moi, c'était un homme du Moyen Age ou de la Renaissance
revenu sur terre qui supportait mal le XXe siècle. C'était un grand et sacré
bonhomme. "

(Georges Geoffroy, Céline, L'Herne, 2007, p.165).

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2020 CELINE EN PHRASES